

Mitch était planté devant un écran plasma 42 pouces quand la femme surgit derrière lui. Elle était jolie mais n'avait pas l'air commode, le genre hippie, avec de longs cheveux répandus sur une espèce de drap de lit marron. Mitch avait contemplé l'étiquette de la télé – 1799 dollars – en sachant qu'il ne la posséderait jamais, pas avec son salaire de chef de rayon à Accu-mart. À moins de la voler. Il se demandait où se trouvait l'inventaire des grandes marques d'audiovisuel.

«Salut», dit la femme avec brutalité, comme pour qu'il se mette au garde-à-vous.

Mitch se détourna lentement de la télé. «En quoi puis-je vous être utile ?

– Vous êtes un des responsables ? »

Oh, Seigneur. Un employé l'avait rabrouée. Ce pouvait être n'importe lequel; ils s'en foutaient tous. Tous sauf Charles le Nigérian, que Mitch venait d'envoyer acheter de l'herbe sur son temps de travail.

«En effet.

– J'ai lu quelque part que tous vos vêtements sont fabriqués en Chine par des prisonniers politiques. C'est exact ? »

Elle affichait un sourire angélique, mais en réalité elle cherchait la bagarre. Elle tenait à la main une bougie

qu'elle comptait acheter, elle devait se sentir mal à l'aise d'être entrée dans un immense supermarché pour une bougie de rien du tout; elle avait besoin d'une prise de bec avec un responsable pour s'affirmer. À présent, quand elle raconterait à ses copains hippies où elle avait acheté la bougie, elle pourrait ajouter qu'elle avait engueulé un valet du capitalisme, ce qui faisait d'elle une amie des démunis et une écologiste plutôt qu'une pétasse trop paresseuse pour se fabriquer sa bougie elle-même comme le ferait l'enfant de la Terre qu'elle prétendait être.

«Vous devriez demander au rayon vêtements», dit Mitch.

Ça arrivait une fois par semaine. La chaîne Accu-mart ne jouissait pas d'une bonne image. Chaque fois qu'elle ouvrait un magasin, il y avait des protestations. Elle exploitait les travailleurs du tiers-monde, construisait d'énormes parkings dont le ruissellement polluait l'eau. Elle sous-payait ses employés. Mitch savait que cette dernière affirmation était vraie. Mais les gens avaient besoin de camelote bon marché, et les magasins étaient toujours bondés. Si la population voulait vraiment chasser Accu-mart, elle pouvait cesser de s'y fournir, et cette règle s'appliquait aussi à l'enquiquineuse hippie porteuse de bougie qui essayait de le provoquer.

«Jolie bougie», ajouta-t-il aimablement.

Elle posa la bougie sur une télé comme si elle n'avait jamais eu l'intention de l'acheter et ne se promenait avec qu'au cas où il y aurait une panne d'électricité. «C'est pour ça que vous pouvez les vendre si bon marché, pas vrai? Vous ne payez pas le travail des gens qui les fabriquent.

– Je n'en ai vraiment aucune idée, Madame. Ces articles arrivent par camion.

– Et vous ne vous interrogez pas sur leur origine? Sur qui les a fabriqués? Ce sont eux qui paient votre salaire, vous savez.

– C'est exact.» Ces questions étaient traitées dans la vidéo de formation, et Mitch savait ce qu'il avait à dire. Globalisation, mécanisme du marché, ces gens-là trouvaient du travail et gagnaient de l'argent, par opposition à ceux qui ne travaillaient pas et ne gagnaient rien, etc. etc. La réponse de la compagnie sonnait creux y compris pour lui, et ça lui était égal. «Si quelqu'un se fait de l'argent sur le dos de ces gens-là, c'est pas moi.»

Elle le regarda fixement.

Fatigué, oubliant son script, Mitch poursuivit. «Qu'est-ce que vous attendez de moi, ma petite dame? Pourquoi vous n'allez pas protester au café? Vous croyez que les cueilleurs de café en Colombie gagnent de l'argent? Et ceux qui fabriquent vos pneus?» Il ne s'arrêtait plus, il sortait tout ce à quoi il pensait lorsqu'il réassortissait les rayons en tapis de sol et désodorisants. Il sentit qu'il était à quelques secondes de commencer à dire «putain de merde», ce qui ne figurait certainement pas dans la vidéo de formation, et il serait de nouveau au chômage, il n'aurait plus son semblant d'assurance-maladie et se retrouverait dans la cuisine du restaurant avec son colocataire Doug. Il respira à fond et se tut en adressant à la femme un regard vide.

«Vous alors, dit-elle avec étonnement devant l'insensibilité de Mitch. Vous savez que ce parking était une forêt avant?» C'était son premier accrochage et elle s'était vite rabattue sur le thème de la forêt. En général, les gens dis-

cutaient davantage avant de se mettre à discourir sur la faune des bois et la pureté des cours d'eau. «Les eaux de ruissellement vont dans les rivières et empoisonnent notre eau potable.» Elle s'apprêtait à s'en aller.

«Ce n'est plus une forêt depuis la Première Guerre mondiale, répondit Mitch qui s'était calmé et récitait mot pour mot le discours de la vidéo. Avant que nous le recouvrions, c'était un terrain vague qui servait de dépôt de ferraille à la Mulgrave Scrap Metal Company», mais elle lui avait déjà tourné le dos et s'éloignait avec un geste indifférent de la main. Elle vira en direction des articles de ménage, probablement pour y chercher une autre bougie.

Il s'intéressa de nouveau à la télé, qui passait une pub de médicament contre l'acidité gastrique. Haute définition, mon cher. Il pouvait voir les pores du visage de la femme. C'était comme si quelqu'un souffrant de brûlures d'estomac se trouvait réellement dans la même pièce que lui. Quand il aurait cette télé, la vie pourrait-elle encore s'améliorer?

Mitchell Alden était venu au monde avec de nombreux atouts, mais la Malédiction de la Mauvaise Décision les gâchait tous. C'était génétique. Il se revoyait dans la cuisine du Queens où il avait grandi, écoutant son père discuter avec son associé qui essayait de quitter les aérateurs pour investir dans les ordinateurs. Il se rappelait ce qu'il avait dit pour essayer de le convaincre de continuer à vendre des extracteurs de fumée. «Bon Dieu, je ne sais pas combien de temps va durer cette folie des ordinateurs, mais toute ma vie on fumera dans les bars de New York.»

Ça s'était avéré, mais seulement parce que le père de Mitch avait sous-estimé son espérance de vie. Six semaines avant que l'interdiction de fumer dans les bars de New York entre en application, il était mort sur la voie express de Long Island à cause d'une autre erreur d'appréciation qui concernait cette fois la distance de freinage d'un semi-remorque. Mitch avait poursuivi la tradition familiale en entrant dans l'armée et en s'en faisant jeter six semaines plus tard pour consommation de drogue, puis en suivant un premier cycle de lettres.

Le jour de la remise des diplômes, Mitch était impatient d'embrasser la carrière à laquelle l'université l'avait le mieux préparé, à savoir vendre de la skunk de première pour un trafiquant canadien qu'il avait rencontré pendant son deuxième séjour en prison pour conduite en état d'ivresse. Mais le trafiquant avait disparu sans laisser de trace, et sur le parking de Walston Community College, son couvre-chef de cérémonie sous le bras et son dixième message au trafiquant resté sans réponse sur son portable, Mitch avait regardé autour de lui et aperçu l'annonce de la foire aux emplois.

Accu-mart! Recrutons chefs de rayon!

Merde. Quoi faire d'autre?

Mitch n'adorait pas Accu-mart, mais il ne le détestait pas autant que prévu. Il avait pensé toucher les deux premiers chèques du programme de formation et prendre ensuite un boulot de barman quelconque avant de se trouver un nouveau contact pour dealer, mais il avait bientôt compris que malgré leurs déclarations les dirigeants d'Accu-mart attendaient très peu de lui. Le titre de chef de

rayon n'était en réalité qu'un bon moyen pour ne pas lui payer d'heures supplémentaires, vu qu'il avait rarement à prendre une décision, et quand il en prenait une, celle-ci était examinée et vérifiée deux fois par tous ceux du magasin ayant un rang supérieur au sien. Le manuel de formation l'avait flatté en indiquant qu'il avait été sélectionné dans un immense vivier de talents (bien que Mitch ait remarqué que pas un seul de ceux qui avaient rempli les formulaires de candidature pendant la foire aux emplois de l'université n'était présent avec lui le premier jour de la formation) et les gourous recruteurs avaient mentionné qu'ils le considéraient comme un des plus brillants de sa génération. Puis, aveuglés sans doute par son éclat, ils l'avaient envoyé pourrir au rayon des accessoires auto. Quelques heures de contrôle d'inventaire et un peu de réassort par-ci par-là, et le reste de sa journée de dix heures consistait essentiellement à être sur les lieux.

Planer complètement de temps en temps l'aidait à tenir. Ce jour-là, Mitch avait fumé son dernier joint en allant travailler, et passer les cinq heures qui le séparaient de la fermeture à vide lui faisait peur, mais Charles avait suggéré d'aller faire le marché pour tous les deux. Mitch avait allongé cinquante dollars, ce qui lui en laissait vingt-sept pour durer trois jours, jusqu'à la paye. Il se demandait à présent si redouter son boulot au point de dépenser ses derniers sous pour éviter de s'en acquitter avec toutes ses facultés mentales intactes n'indiquait pas qu'il était temps d'en changer.

«Je veux rentrer chez moi, geignit Denise. Je suis malade.»

Denise, dix-huit ans, était la nouvelle assistante de Mitch. Il l'avait gagnée au poker le soir où les chefs de

rayon avaient joué la liste des nouveaux pour décider où les affecter. Mitch avait gagné et pris les deux Nigériens de la liste (tous les Nigériens travaillaient dur et ils avaient de bons tuyaux pour l'herbe) ainsi que la seule jolie fille. Le hic, c'était que Denise n'avait voulu entrer à Accu-mart que pour travailler au rayon vêtements, traîner avec ses copains et leur obtenir des remises. Comme elle se retrouvait plutôt loin des clients à ranger des plaquettes de frein et des protège-volants, elle se plaignait constamment.

«Tu pourras partir quand Charles sera de retour, dit Mitch.

– Oh noon, gémit-elle. Vous l'avez envoyé acheter de l'herbe.»

Elle le regarda avec impertinence. Apparemment, Charles ne savait pas se taire.

«Tu as fini de ranger ce qui a été livré?

– Presque», répondit Denise qui en sentant qu'elle avait gagné était devenue gaie et aimable et ne présentait plus aucun signe de malaise. «Je n'ai laissé que ce qui sent mauvais. Je ne supporte pas de toucher ces boîtes. Elles laissent une odeur sur les mains.» Elle singea un haut-le-cœur.

«D'accord, merci. Tu as bien travaillé aujourd'hui.

– Merci, au revoir.» Denise se dirigea vers la pinteuse.

«Tes cinquante-trois minutes de service pour la compagnie Accu-mart ont été inestimables...» lui cria-t-il, mais les portes battantes de la réserve se refermaient déjà et par les hublots verts de Plexiglas éraillé il pouvait voir sa belle tête de blonde penchée sur les cartes de pointage. Bordel. Il était redescendu sur terre, il s'ennuyait et n'avait personne près de lui. Où était Charles?

« Où est Charles ? » demanda Bob Sutherland, le directeur général, arrivé en catimini. Sutherland lui donnait la chair de poule. Il pouvait être soit autoritaire et exigeant, cherchant toujours à intimider, soit jovial et trop amical. C'était aussi l'homme le plus bête pour qui Mitch ait jamais travaillé. Quelques mois plus tôt, dans une réunion des chefs de rayon, il avait insisté sur le succès que le rayon sport d'un Accu-mart de Santa Monica avait obtenu en vendant des planches de surf. Il avait demandé que le chef du rayon sport du magasin commande dix planches, sans tenir compte du fait qu'à Walston, Pennsylvanie, c'était la fin de l'automne, et que les vagues les plus proches se trouvaient à plus de trois cents kilomètres. L'unique planche vendue depuis restait un mystère pour tout le monde. Qui était ce type en plein centre de la Pennsylvanie qui avait acheté une planche de surf à l'approche de l'hiver ? Les neuf autres occupaient un râtelier dans la réserve.

« Je l'ai envoyé acheter de la drogue », répondit Mitch.

Sutherland rit. C'était son jour de docteur Jekyll. « Donnez-lui ceci quand il reviendra, dit-il en tendant à Mitch deux enveloppes pleines de formulaires. On dirait qu'il y a un problème avec ses papiers au service de l'Immigration.

– Je le ferai.

– Sérieusement. Où est-il allé ?

– À Autocenter chercher une boîte de balais d'essuie-glaces. Les nôtres n'ont pas été livrés.

– Eh bien, vous avez appelé le concessionnaire ? Il devrait tout simplement les apporter. C'est son problème, pas le nôtre. »

Merde, à présent Sutherland allait téléphoner et engueuler le concessionnaire pour n'avoir pas livré des balais qu'il avait bel et bien fournis.

«C'était très calme ici. Je me suis dit que ça lui donnerait quelque chose à faire.

– Vous auriez pu lui demander de nettoyer la réserve», dit Sutherland, et au même instant Charles poussa les portes battantes.

«Vous avez rapporté les balais d'essuie-glaces?» lui demanda Sutherland. Ça tournait à la catastrophe. Et vite.

Charles hocha la tête et sourit. «Balais d'essuie-glaces», dit-il joyeusement avec un terrible accent en passant devant eux pour continuer le réassort des rayons. Charles parlait parfaitement l'anglais, mais quand il le voulait il savait détourner les conversations en feignant la débilité. L'air froid du dehors était entré avec lui et Mitch perçut le parfum lourd et chaud de la marijuana fraîchement fumée.

Sutherland, lui, s'apprêtait à tourner les talons. Soit il n'avait pas senti l'odeur, soit il n'était pas sûr de ce que c'était, soit il avait tout simplement hâte de s'éloigner. Mitch avait la nette impression que Sutherland interrompait presque n'importe quelle conversation quand des employés se présentaient, surtout si l'anglais n'était pas leur langue maternelle. Il n'aimait vraiment pas leur contact. Il bredouilla encore un instant que Mitch devait faire travailler les concessionnaires pour lui et non l'inverse, et Mitch hocha la tête consciencieusement, comme s'il apprenait quelque chose de très important d'un homme d'une extrême compétence. Puis, grâce au ciel, Sutherland s'en alla.

« Putain, ç'a été moins une », dit Mitch, et il demanda à Charles: « Tu as fait affaire? »

Charles acquiesça, les yeux tellement rougis qu'on aurait dit qu'il avait eu une hémorragie cérébrale. Il avait un sourire béat. « Elle est boooooonne. »

En se réveillant, Kevin se rappela son rêve, le moins remarquable qui soit, gênant par sa banalité, mais il sut qu'à cause de ce rêve, comme de tant d'autres, il serait vaguement mal à l'aise toute la journée, déçu et insatisfait de lui-même. Ce mécontentement diffus était la seule émotion qu'il ressentait ces derniers temps.

Dans son rêve, il se trouvait dans la file d'attente d'un café avec sa fille de six ans, Ellie. Tous les autres clients dans la file, de jeunes couples avec enfants, rayonnaient de la satisfaction d'être des parents, d'avoir une famille et une place dans la communauté. Ils avaient l'air de sentir le malaise de Kevin et lui jetaient des regards soupçonneux. Les jeunes couples étaient assis sur les canapés, les yeux fixés sur lui. Comme s'ils se demandaient entre eux comment il croyait pouvoir passer pour un des leurs rien qu'en traînant là avec des bourgeois normaux. Lorsque Kevin se réveilla en clignant des yeux et regarda le plafond, il ne sut pas vraiment si ç'avait été un rêve ou le souvenir de la dernière fois où il était allé au Starbuck's avec Linda et Ellie.

En sentant Linda s'étirer à côté de lui, il lui saisit doucement les fesses, non pas comme une invitation à faire l'amour, mais plutôt pour voir comment elle réagirait. La main de Linda s'abattit et le repoussa, comme prévu. Elle n'avait jamais été du matin, mais la rudesse définitive de son geste le surprit.

«Ellie est levée», murmura Linda de méchante humeur, le visage à moitié caché sous les draps. «Tu pourrais lui préparer son petit déjeuner?»

Kevin avait horreur que Linda lui fasse des suggestions qui ressemblaient à des ordres, notamment quand il était sur le point de faire ce qu'elle lui demandait. On aurait dit qu'elle le prenait pour un enfant, comme Ellie. En plus, comme elle savait que ça l'agaçait, elle lui suggérait souvent une chose en sachant qu'il s'apprêtait à la faire, rien que pour le pousser à bout. Qu'est-ce qu'elle croyait? Qu'il allait rester couché et laisser son enfant partir à l'école le ventre vide? Même un sourd aurait su qu'Ellie était levée. Ne lui préparait-il pas son petit déjeuner tous les jours de la semaine?

En se levant, il rejeta les couvertures d'un geste brusque et assez rapide pour que le dos de Linda reçoive une bourrasque d'air froid. Elle les rabattit sur elle. Dans la demi-obscurité, il chercha à tâtons son sweat-shirt à capuche. Il pouvait presque voir la buée de son haleine dans la chambre.

«On peut pas régler le thermostat aussi bas, dit-il. Je sais que ça nous économise dans les un dollar par mois et que c'est très important, mais je préférerais qu'Ellie n'attrape pas une pneumonie.» Linda ne répondit pas. Kevin savait que le matin il pouvait la provoquer, qu'il ne risquait rien avec ses sarcasmes et ses vacheries, pour la simple raison qu'il se réveillait plus vite qu'elle. La région ergoteuse du cerveau de Linda, la plus développée selon lui, mettait du temps à être activée. D'habitude, c'était à sa deuxième tasse de café que Linda commençait à s'acharner sur lui avec ses lamentations, ses remarques et ses ordres.

«Hé, dit-il au tas de couvertures, Doug va venir ce matin. Je lui ai dit qu'il pouvait prendre des piles AA qu'on a achetées en gros à Clubmarket.

– Mmmmmmm.

– Et je lui ai dit de venir quand...»

Linda donna un coup de poing dans son oreiller. «Nom de Dieu! Pourquoi tu ne me laisses pas dormir? Et pourquoi tes abrutis de copains n'arrêtent pas de défiler ici?»

Kevin fut interloqué. En général, dans leurs disputes à cette heure, c'était lui qui parlait à un corps inerte et Linda ne faisait entendre que quelques phrases vaguement négatives.

«Ils ne défilent pas. C'est une fois en deux ans.

– Pourquoi tu ne vas pas habiter avec eux? Tu passes déjà le plus clair de ton temps là-bas.» Linda s'était redressée, ses yeux jetaient des éclairs. Qu'est-ce qui lui prend? se demanda Kevin. Elle ne se sentait pas seule quand il était absent, elle n'attendait pas anxieusement son retour. Quand il revenait de chez Doug et Mitch, il retrouvait d'ordinaire Linda pelotonnée dans le lit comme un chaton satisfait. Elle ne se plaignait jamais qu'il soit sorti, seulement qu'il soit revenu.

Kevin se dit qu'elle posait peut-être une véritable question. Il ne s'agissait pas d'une interrogation rhétorique extrême, Linda demandait en réalité s'il souhaitait déménager.

Au pied du lit, figé, il réfléchit une seconde à cette nouvelle situation, et Linda retomba dans les oreillers avant de rouler de son côté du lit. La discussion était close.

Il savait qu'il ne voulait pas habiter avec Doug et Mitch. Chez eux, ça puait l'herbe et la poussière, ils ne passaient

jamais l'aspirateur et ne rangeaient jamais rien. S'ils se servaient d'un outil pour réparer quelque chose, il était encore au même endroit une semaine plus tard. Kevin n'était pas ordonné, en tout cas pas assez pour Linda, mais il était un peu mieux que ces types-là. D'ailleurs, il n'y avait pas de place chez eux.

Kevin décida que là était le problème. Il était dans les limbes de la maturité. Il grandissait davantage que ses amis célibataires, mais sans être encore prêt à incarner l'image du mari-père. Il était un mari et un père depuis sept ans, et ne trouvait encore pas ça naturel. C'était comme si, encore adolescent, il se retrouvait mystérieusement avec une femme, une fille et une hypothèque. Bien sûr, Mitch et Doug étaient des imbéciles, mais il fallait reconnaître qu'ils ne passaient pas leurs dimanches à manucurer leur pelouse.

«Je vais préparer Ellie pour l'école», dit-il doucement. Il sortit de la chambre sur la pointe des pieds et ferma la porte sans bruit, comme si Linda dormait, comme s'ils ne s'étaient pas engueulés quelques minutes plus tôt. Un petit geste de bonté, inutile et trop tardif.

Il était trop tard pour tout.